

Prologue

- Ne t'éloigne pas du jardin, Oranne.

- Oui, oui Papa ! Répondit distraitement la fillette en enfilant son manteau rouge, son bonnet et ses gants blancs. Sa mère entra dans le vestibule avant que l'enfant n'ouvre la porte.

- Tu n'oublies rien, Oranne ? L'enfant regarda autour d'elle et secoua la tête.

- Ton écharpe, ma chérie, dit-elle en l'enroulant autour du cou de sa fille. Et ne va pas jouer en dehors du jardin.

- Je sais !

Oranne sortit et referma immédiatement la porte derrière elle. Aussitôt, le froid lui fouetta le visage, rougissant son nez et ses joues. Pendant quelques minutes, elle resta immobile sur le paillason afin d'admirer l'étendue opalescente et immaculée qui s'étendait devant elle. Durant la nuit, la neige avait saupoudré le sol et donnait au petit jardin un auspice d'immensité qui impressionna la fillette. En voyant la nature qu'elle affectionnait tant, elle songea au gâteau au chocolat que sa mère recouvrait généreusement de sucre glace. La terre, brunâtre et craquelée, était nappée d'une épaisse couche de neige. Une vaste pâtisserie s'offrait à elle. Timidement, elle s'avança et fut surprise du craquement de ses pas. Curieuse, elle retira ses gants et prit une poignée de cette matière inconnue et lâcha aussitôt prise. Après les avoir remis, elle réitéra l'expérience. Pendant plus de deux

heures, elle joua, se roula, courut dans les flocons amassés et entreprit de faire un tas concurrençant les montagnes inatteignables qui s'élevaient au bout de l'horizon. Puis, épuisée, elle se laissa choir dans la poudreuse et contempla le ciel vide, dépourvu de nuages et de couleurs. Même le soleil, vitreux, refusait d'offrir son éclat au monde.

Elle se retourna et aperçut la forêt, quelques mètres plus loin. Le lieu interdit derrière la haute clôture, qu'elle n'avait jusqu'alors jamais franchie. La neige tassait la végétation qui jonchait le sol et donnait aux bois une apparence moins effrayante qu'à l'accoutumée, presque accueillante, levant quelque peu le voile obscur qui l'embaumait. Oranne se releva brusquement et regarda les hauts arbres centenaires que la neige avait ornés et condamnés au silence. Les branches, prisonnières de leur appareil de fortune, n'abritaient plus les oiseaux. Le froid cristallisait la nature et ses habitants, cachés dans les confins sombres et terreux de la forêt, là où nul homme ne pourrait jamais les trouver. Ils doivent avoir faim, se dit Oranne. Elle courut dans la remise où son père entreposait ses outils de jardinage et de bricolage et prit le sac en plastique contenant le pain dur posé sur l'établi. Soudainement, elle se sentit investie de la considérable mission de nourrir les rescapés hivernaux. Si elle ne le faisait pas, qui le ferait ? Qui les sauverait ? Elle avait juste à jeter du pain par-dessus la clôture, à l'orée de la forêt sans enfreindre l'interdiction de ses parents. Après

un regard vers sa maison afin de s'assurer qu'ils ne la surveillaient pas, elle se dirigea vers la clôture et jeta quelques bouts de pain de toutes ses forces.

Malgré toute sa volonté, la moitié retomba à ses pieds. Elle regarda devant elle ; des traces se dessinaient et s'enfonçaient dans les profondeurs des fourrés. Elle parvint à distinguer celles des biches et des lapins. L'envie de les suivre était forte, de percer le mystère de ces animaux et de leur destination. Elle longea le haut grillage en cherchant de nouvelles empreintes. Puis soudainement, elle aperçut un trou sous le grillage. Un animal avait réussi à creuser frénétiquement pour rentrer dans leur jardin. Elle se retourna de nouveau vers la maison et se glissa dans le trou. Pour la première fois de sa courte existence, elle franchissait le cocon doré de sa maison et de son jardin. Un nouveau monde s'offrait à elle. Si elle avançait de quelques pas pour le découvrir, ce n'était pas grave après tout. Elle s'en accorda dix, comme son âge, et se tourna de nouveau vers la maison. Personne aux fenêtres. Mais ces dix pas supplémentaires ne lui apportèrent rien, ne lui permirent pas d'en savoir davantage sur les habitants des bois. Encore dix et je ne bouge plus, tenta-t-elle de se convaincre. Juste dix. Pas un de plus.

Elle fit donc dix grands pas et s'arrêta subitement, comme si le moindre centimètre de plus causerait sa perte, puis releva les yeux. La beauté des lieux émut sa sensibilité enfantine et stimula son imagination

débordante. Pourquoi n'avait-elle pas le droit d'y aller alors que c'était si beau ? Les arbres, implantés de part et d'autre du sentier qu'Oranne empruntait, entrelaçaient leurs branches appesanties par le poids de la neige au-dessus d'elle. Le jour peinait à se frayer un chemin à travers elles et venait créer des ombres qui l'auraient effrayée quelques années plus tôt. Pourtant, elle se sentait princesse dans un palais de cristal. Les animaux étaient son armée, sa garde personnelle prête à la défendre en cas de danger. Ce tunnel enneigé la menait dans un royaume encore plus somptueux que ce qu'elle voyait déjà. Non, décidément, elle n'avait rien à craindre et l'interdiction de ses parents était injustifiée. Rien ne pouvait lui arriver. Les arbres formaient des remparts infranchissables. Rien ni personne ne pourrait pénétrer dans cet univers désormais sien. Alors elle pouvait bien s'éloigner et en profiter pendant une heure, puis elle reviendrait avec son secret. Ses parents ne s'en apercevraient même pas. Déculpabilisée, elle continua à avancer. Les traces des lapins se dispersaient et finissaient par s'enfoncer dans les taillis auxquels elle ne pouvait pas accéder. Celles des biches sortaient du sentier. Elle enfrenait sa propre limite et les suivit avec insouciance. Au bout de quelques mètres, les empreintes disparurent brutalement. Comment cela était-il possible ? Elle déposa du pain qu'elle émietta en le frottant contre l'écorce d'un arbre et déposa les bouts restants à son pied. Déçue, elle retourna sur le sentier et déposa des bouts de pain ici et là en évidence,

dans l'espoir que les animaux les trouvent facilement. Un sentiment de solitude et de tristesse l'envahit. Son monde imaginaire s'effondra. Plus d'armée. Elle qui pensait percer le secret des animaux et de leur survie, les nourrir, s'était bercée d'illusions. Alors qu'elle avançait, perdue dans ses pensées, elle entendit la neige se craqueler derrière les sapins puis plus rien. Elle s'arrêta et écouta. Quelque chose ou quelqu'un haletait tout près, d'un souffle saccadé et bruyant. Elle retint le sien et regarda à travers les arbres, mais n'aperçut rien. Elle n'était pourtant pas folle, elle entendait bien ce souffle alangui. Intriguée, elle s'avança en tentant d'être discrète et, d'un geste de la main, écarta les branches en veillant à ne pas faire tomber la neige qui trahirait sa présence.

À seulement quelques mètres, un aigle au plumage lin et maduro avec quelques nuances bleutées était étendu de toute son envergure, les ailes clouées et déployées sur le sol gelé. Sa maigreur la frappa, ses côtes saillantes se soulevaient au rythme de sa respiration et son bec entrouvert laissait échapper un filet écumeux. Oranne sortit de sa cachette et se dirigea vers lui. L'animal ne réagit pas aux bruissements des branchages et aux craquèlements de ses pas.

- Que t'est-il arrivé ? Demanda Oranne, choquée par l'état pitoyable de l'animal.

Après quelques secondes d'inertie, elle s'approcha de lui avec précaution et tenta de le rassurer. Ses parents pourraient peut-être le sauver. Peut-être n'était-il pas trop

tard. Il doit avoir froid, pensa-t-elle. Malgré la fraîcheur, elle retira son manteau, recouvrit l'animal, puis mit son bonnet sous sa tête.

- Attends-moi ici, je n'en ai pas pour longtemps. On va te guérir, dit-elle avant de partir en courant.

Elle fonça en direction de sa maison, espérant que l'animal ne bouge pas et soit toujours là à son retour. Dans sa précipitation, elle écorcha son manteau avec les ronces, son écharpe se déroula et l'enfant trébucha dessus, la faisant chuter dans la neige. Oranne abandonna la coupable et reprit sa course effrénée. En s'approchant davantage de la maison, elle vit deux fourgons dans l'entrée du jardin qui écrasaient le tas de neige qu'elle avait mis tant de temps à édifier. Ses parents attendaient-ils des invités ? Des personnes de l'extérieur ? Cela n'était pourtant jamais arrivé. Chouette ! Pensa-t-elle. Elle allait enfin rencontrer d'autres personnes. Plus que quelques pas la séparaient de son jardin. Elle s'engouffra dans le trou, repassa du côté autorisé et reprit sa course vers la maison.

La porte d'entrée s'ouvrit brutalement. Son père sortit, précédé d'un homme en uniforme noir portant un écusson argenté sur sa poitrine. Oranne s'avança en agitant les bras afin que son père et l'invité la voient. Puis elle s'arrêta net, reconnaissant l'écusson sur l'uniforme de l'homme. Un Myrmidon, au visage monstrueux. Celui-ci poussa violemment son père qui tomba à genoux dans la neige. Oranne ne comprenait pas

et resta figée. Le Myrmidon murmura quelque chose à son père qu'elle ne put entendre puis pointa une arme sur sa tempe. Un coup de feu perça le silence majestueux. Son père tomba dans la neige et aussitôt, le sang la macula. Le Myrmidon sortit une seringue qu'il planta dans le bras de la victime et recueillit le liquide sanglant dans plusieurs petites fioles. Oranne était pétrifiée, les yeux écarquillés, elle fixa le corps de son père gisant à terre. Trois autres myrmidons sortirent de la maison, remontant leur pantalon ou leur braguette et rebouclant leur ceinture l'air satisfait. Sa mère devait être à l'intérieur de la maison, peut-être vivante.

- Il y a une gamine. On a vu sa chambre. Qui l'eut cru qu'il aurait procréé, dit l'un des Myrmidons en désignant le cadavre du père d'Oranne.

- Elle finira par crever de faim et de froid dans la forêt, il n'y a pas d'habitations à des kilomètres à la ronde. Je ne bute pas les enfants, moi. Partons. Elle n'a aucune chance.

Quelque chose venait de se briser en elle. L'horreur et la brutalité de ce qu'elle venait de voir avaient souillé son innocence, anéanti sa candeur, tué la petite fille qu'elle était jusqu'alors. Tel un automate, elle attendit plusieurs minutes après que les fourgons eurent quitté la cour et se dirigea vers le lieu du drame en passant à côté du corps inerte de son père. Elle tomba à genoux devant lui et le secoua.

- Papa ! Papa ! Ne me laisse pas ! Réveille-toi !

Aucune réaction, aucune réponse. C'était fini et elle le savait, mais ne voulait pas y croire, ne pouvait pas y croire. Le sang tâcha son collant et ses gants. Effarée, elle se releva et se dirigea vers la porte entrouverte. En entrant dans le vestibule, elle appela :

- Maman ? Tu es là ?

La seule réponse qu'elle eut fut le silence. Lourd et insupportable. Les myrmidons avaient sali les tomettes carmin avec leurs grosses bottes terreuses et enneigées. Anxieusement, elle tourna à gauche et entra dans la cuisine. Le frigo était encore ouvert et le bac à légumes, retiré, vomissait des poireaux et de la salade. Sur le plan de travail trônant au centre de la pièce et servant également de table, une carotte solitaire était à demi découpée en rondelles et un bout de viande sanglant gisait sur la planche à découper. Des feuilles de journaux jonchaient le sol et manquèrent de faire tomber la fillette. Plus elle avançait à pas lents, plus l'angoisse de ce qu'elle allait trouver grandissait. Elle pénétra ensuite dans le salon où tout semblait intact.

- Maman ? Réitéra-t-elle, timidement. La voix tremblante.

Aucune réponse. Sa maison, à ses yeux jusqu'alors accueillante et douillette, lui parut froide et hostile. Au fond d'elle, elle savait que sa mère était là, sûrement morte. Mais comment avoir la lucidité suffisante pour l'admettre à seulement dix ans ? Jusqu'alors, elle pensait son père invincible, immortel. Pour elle, c'était le plus

fort. Le mythe venait de s'effondrer. Alors qu'en était-il de sa mère ? En débouchant dans le couloir menant aux chambres, elle eut sa réponse. Sa mère était étendue dans le couloir, pliée à la verticale entre le mur et le sol, totalement désarticulée, telle une poupée dont on a voulu se débarrasser. Son chemisier émeraude était déchiré et son pantalon baissé. Pourquoi lui avaient-ils fait cela ? Des filets de sang coulaient le long du mur, derrière son crâne fracassé.

- Maman... Murmura Oranne, plusieurs fois.

Elle s'écroula à terre, sous le choc. Une douleur insupportable la déchirait de l'intérieur. Seule. Elle était seule. Qui lui lirait son histoire désormais ? Qui lui donnerait des surnoms affectueux et lui ferait des câlins ? Pourquoi ? Pourquoi avaient-ils fait cela ? Que devait-elle faire ? Qu'allait-elle devenir maintenant ? Où allait-elle aller ? Elle n'avait plus personne désormais. Ses parents étaient les seules personnes qu'elle avait, qu'elle connaissait. Cela faisait dix ans qu'ils l'avaient maintenue dans un huis clos. Du monde extérieur, elle n'avait que des noms, des images vagues, des échos sinistres et effrayants. Par-delà son jardin et désormais la forêt, elle ne connaissait rien. Elle ne pouvait pas rester là ni laisser ses parents ici. Si les Myrmidons revenaient et la trouvaient là, lui feraient-ils la même chose ?

Elle devait partir, vite, elle était en danger. Il fallait qu'elle disparaisse, elle aussi. Elle n'avait pas la force de creuser une tombe pour ses parents, c'était pourtant ce

qu'il aurait été le plus judicieux de faire. C'est ce que ses parents faisaient avec les oiseaux morts ou avec les chats errants qu'ils recueillaient régulièrement. Elle aussi allait être un chat errant désormais. Elle attrapa les chevilles de son père et parvint à le trainer à l'intérieur de la maison après plusieurs heures de labeur. Les forces lui manquaient, les larmes la paralysaient, l'angoisse la faisait suffoquer. C'est pourquoi elle le tira auprès de sa femme et se blottit au milieu d'eux comme elle le faisait le matin pour les réveiller. Mais cette fois-ci, il n'était pas question de réveil. Elle les inonda de ses larmes, leur laissa son âme, son cœur, son humanité, son enfance.

Lorsque ses yeux furent enfin secs, la nuit commençait à dévorer le ciel. Elle se releva, les membres engourdis et songea brusquement à l'aigle au fond des bois, seul, blessé et perdu. Comme elle. Elle devait le sauver. Bien décidée à braver l'obscurité naissante, elle alla chercher une lampe torche dans cette maison qu'elle trouvait à présent étrangère et s'enfonça dans la forêt. Rapidement, elle retrouva son manteau rouge. Elle le souleva délicatement, l'animal s'y trouvait encore, comme s'il l'avait attendu. Attendu qu'elle le sauve. Elle l'enveloppa dans son manteau, le ramassa et le serra contre elle. Désormais accompagnée, elle retourna vers la maison, qui embaumée de la mort et de l'obscurité, bien que chargée de souvenirs, lui parut monstrueuse. Ses parents y étaient morts, les Myrmidons y avaient souillé le sol et son enfance. Elle se rendit dans sa chambre et découvrit

avec horreur que celle-ci avait été apparemment fouillée. Les draps étaient arrachés, le matelas envoyé contre la fenêtre, son bureau retourné, les tiroirs ouverts, les livres éparpillés sur la moquette vermeille.

Décidément, ils avaient tout abîmé, tout détruit. Écœurée, elle se rua dans la chambre de ses parents qui avait subi le même sort et prit le sac à dos de son père dans la penderie ainsi que ses deux poignards aux manches gravés méticuleusement et un chapeau à sa mère. Folle de rage, elle se hâta ensuite dans sa chambre, fourra quelques vêtements et ses deux livres préférés dans son sac puis alla dans la cuisine prendre trois couteaux, du pain, des gâteaux, une pomme et des allumettes. Elle s'accorda quelques minutes pour se remplir l'estomac, sachant que ce repas serait sûrement son dernier festin.

Elle aperçut le portrait de ses parents qui trônait sur la cheminée parmi les livres et les bibelots. Après avoir retiré la photo du cadre, elle la mit dans la poche intérieure de son manteau, ouvrit tous les tiroirs du buffet et ajouta des piles pour la lampe torche, des ciseaux, une boussole et la montre de sa mère. Cette maison n'était plus la sienne désormais. Elle avait été salie par l'extérieur. Par les myrmidons d'Orbis et la mort. Un dernier tour dans le cabanon s'imposait. Oranne avait une idée en tête.

Plusieurs fois, elle avait vu comment son père procédait pour faire brûler facilement les branchages et les mauvaises herbes qui encombraient le jardin. Le jerry can

d'un jaune flave était posé en haut d'une étagère afin qu'elle ne puisse pas l'atteindre. Elle monta sur l'établi et le sortit difficilement, manquant de perdre l'équilibre à plusieurs reprises. Une fois descendue de son perchoir, elle aspergea le cabanon d'essence, attendant d'être sur le seuil et craqua une allumette qu'elle jeta sans aucune hésitation. Elle devait faire de même avec la maison. C'était le seul moyen de faire disparaître toute trace de son existence et de celles de ses parents. Elle avait pleinement conscience de ce qu'elle faisait. Que tout ce que ses parents avaient mis une vie à bâtir partirait en fumée.

Il n'en resterait qu'un tas de cendres fumant. Elle entra, en inclinant le jerrycan afin de tracer un filet d'essence d'une pièce à l'autre de la maison et veilla plus particulièrement à asperger sa chambre et celle de ses parents. Avec une certaine nostalgie et déchirement, elle sortit et craqua une première allumette qui se consuma et lui brûla les doigts avant de s'éteindre. La deuxième fit de même. Oranne ne parvenait pas à faire ce geste irrévocable. Après une longue inspiration, elle en craqua une troisième, ferma les yeux et la jeta devant elle. Aussitôt, de hautes flammes se mirent à effectuer une danse macabre, dévorant le papier peint du vestibule, se propageant de pièces en pièces pour poursuivre leur œuvre. Effrayée, Oranne recula. De part et d'autre, les flammes rongeaient les murs, les meubles, le sol, la

charpente puis le toit. La neige les empêcherait de dévorer la forêt.

Apaisée, Oranne chargea le lourd sac de son père sur ses épaules, jeta un dernier regard vers le brasier, la tombe de ses parents. Du revers de la manche, elle essuya les larmes qui coulaient inlassablement, le long de ses joues, renifla bruyamment, respira profondément et se dirigea vers la forêt, serrant celui qui s'appellerait désormais Perce-Neige, contre elle.

Chapitre 1

Perce-Neige survolait la cité, fendant la brume naissante avec puissance et célérité. Le soleil disparaissait peu à peu dans le ciel taché d'encre, laissant traîner quelques rayons qui venaient se refléter dans les monstres architecturaux et rappelant l'éclat mourant de Perspicaris. Le rapace descendit en altitude, frôla le marbre albâtre d'un pilastre puis arrêta brusquement sa course pour se poser sur la hampe du drapeau d'Orbis. Ce dernier indiquait la présence d'une station d'extraction d'eau faisant face aux flots paisibles du lac Iamna.

Seuls des grondements sourds venaient percer le silence apaisant dans lequel la cité était plongée depuis désormais quelques heures. L'animal inclina la tête en fixant goulûment, à travers le carreau d'une fenêtre, des morceaux de viandes fumants étendus quelques mètres plus bas. Trois individus en uniforme prirent place autour de la table. Perce-Neige hésita puis vint se poser sur le rebord de la fenêtre, ne quittant pas du regard sa cible.

De l'autre côté du bâtiment, Oranne, perchée sur le toit depuis quelques minutes, sortit une fiole au liquide parme de sa poche et remplit méticuleusement l'embout vide de ses carreaux à la lumière blafarde des spots braqués sur le lac avant de les remettre dans son carquois. Elle scruta les alentours puis se laissa glisser félinement le long de la gouttière, ne quittant pas sa cible du regard. Les grognements provenant de la station couvraient ses

déplacements. Ainsi, elle put se faufiler dans l'entrebâillement de la porte de la salle des machines. Une douce chaleur l'envahit, contrastant avec le vent glacial qui lacérait Perspigaris. Un premier étage de la vaste salle assurait le prétraitement de l'eau par un système de micro-tamisage. D'immenses tuyaux acheminaient ensuite l'eau au rez-de-chaussée afin qu'elle soit légèrement chlorée. Le liquide précieux finissait sa course dans une cuve souterraine de quatre-vingts mètres de profondeur dans laquelle se servaient les camions-citernes d'Orbis. Oranne avait fini par comprendre l'utilité de chaque machine, de chaque tuyau et de chaque bouton. À droite, une porte menait dans la salle des commandes des systèmes d'extraction et de filtration. Aucun dispositif de surveillance n'avait été mis en place, car la seule présence de la milice dissuadait quiconque de s'attaquer à leurs installations. Quiconque sauf Oranne.

Depuis peu, les troupes d'Orbis occupaient les rives de Perspigaris afin de les dépouiller de leur bien le plus précieux : l'eau. Peu à peu, ils s'y étaient installés et leur présence d'abord discrète était devenue de plus en plus envahissante et perceptible. Trois monstrueuses stations de pompage avaient été édifiées et d'autres, plus humbles, parsemées ici et là au bord du lac servaient de cibles à Oranne. Un va-et-vient constant de camions acheminait l'or bleu jusqu'à Orbis.

L'adrénaline envahit Oranne. Sa soif de sang et de justice annihilait toute humanité. Ce soir, comme tous les soirs depuis plusieurs jours, elle allait verser le sang. Le sérum pourri des myrmidons répandu sur le sol était devenu une nécessité, une addiction salvatrice. La dualité constante entre l'excitation et la folie de ses actes lui procurait un sentiment délectable lui rappelant qu'elle existait. Son rythme cardiaque s'accéléra lorsqu'elle entra dans la salle des commandes vide, sachant que quelques mètres plus loin, les myrmidons discutaient et mangeaient. Sur la pointe des pieds, elle se rapprocha des centaines de boutons et d'écrans tactiles allumés. Après quelques secondes de recherches, elle trouva enfin le bouton convoité et appuya dessus. Aussitôt, les grognements incessants des machines s'estompèrent dans les salles alentours. Oranne sortit rapidement de la pièce pour se cacher un étage plus haut entre deux pompes. Des voix mécontentes s'élevèrent au loin, suivies d'un martèlement de pas se rapprochant d'elle. À travers la mezzanine grillagée, Oranne vit un myrmidon foncer vers la salle des machines, grommelant entre deux mastications des propos incompréhensibles. Les pompes s'allumèrent et firent sursauter Oranne qui se cogna la tête dans un des tuyaux en aluminium. Son cœur tambourina contre sa poitrine. Par chance, le myrmidon ne réagit pas et mit le bruit sur le compte des machines vieillissantes et capricieuses ou de la visite d'un chat

frileux effrayé par le grondement des machines. Puis il repartit, pressé de finir son assiette.

La maladroite attendit qu'il disparaisse derrière la tuyauterie au fond de la salle principale et descendit de son perchoir. Des picotements dus à sa frayeur et à l'ivresse de tuer parcouraient tout son corps, lui faisaient ressentir chacun de ses muscles et amplifiaient ses sens. Elle pénétra à nouveau dans la salle de commandes et réitéra son jeu. En remontant dans sa cachette, elle éteignit également le tableau électrique, plongeant la station dans l'obscurité et le silence. Cette fois-ci, les trois myrmidons firent le déplacement, balayant les immenses salles que le faisceau lumineux de leur lampe torche ne parvenait pas à couvrir intégralement.

- Si c'est l'un de vous qui a fait ça, je vais le tuer !
Déclara le premier myrmidon à s'être déplacé.

- Comment veux-tu que cela soit l'un d'entre nous ? On était tout le temps avec toi et, aux dernières nouvelles, on n'a pas de commande à distance. Réglons cela une bonne fois pour toutes, le temps que la deuxième tournée de viande cuise.

Les trois myrmidons entrèrent dans la salle des commandes et rétablirent l'électricité avant de rallumer les pompes. Puis ils décidèrent de se séparer pour faire un tour des lieux. Oranne retint sa respiration lorsqu'elle entendit l'un d'eux grimper à l'échelle menant au premier étage. Elle parvint à ramper et à se glisser derrière un tuyau plaqué le long du mur, remerciant les